

Le naufrage du Brick-Goëlette « Croisine »

SUR LA COTE DE LA CHAUME (Vendée)

C'était de bon matin. Sur la grève déserte,
Seul, je me dirigeais, tout pensif... à pas lents...
La mer était mauvaise, et dessus l'onde verte
S'élevaient, en criant, mouettes et goélands.
Le vent soufflait du large, par moment, en furie ;
Et je plaignais le sort des pauvres matelots
Qui affrontent la mer pour y gagner leur vie
Et qui, par trop souvent, y trouvent leur tombeau.
Puis le temps s'obscurcit et, par suite, la pluie
Vint tomber à torrents, cachant à mon regard
Les flots tumultueux... Et j'invoquais Marie
Pour les braves pêcheurs se trouvant en retard.
Une éclaircie enfin me fit voir une voile
Venant du Nord-Norait : c'était un bâtiment
Longeant la terre en grand, et presque à sec de toile.
Quelle route suivait ce navire marchand?...
C'était un brick-goëlette, un fort et beau navire,
Ayant avec son foc et son petit hunier
Deux ris de brigantine ; et la barque en délire
Vint donner cap en grand, sur un affreux rocher,
De ceux bordant au loin la côte inaccessible
Pour les pauvres marins qui viennent la chercher,
Et le navire fuyait, sur la vague terrible...
Quand... il revint du lof, évitant de toucher...
Mais il est signalé ! là-bas, du sémaphore.
Le canon gronde alors, grandi par les échos,
Et le peuple Chaumois accourt et voit encore
Le danger imminent des braves matelots.
Il tient la cape au sud, et vient droit sur les Barges.
« Où veut-il donc passer, ce pauvre bâtiment ? »
Disent tous les marins avec des gestes larges.
Là, pour comble, pas d'eau ! Spectacle terrifiant !
Il veut passer pourtant, saisi d'un espoir vague,
Près du phare isolé qui guide le pêcheur.
Mais il touche ! ô mon Dieu ! Puis une énorme vague
Vient le couvrir en grand... « Ils sont perdus ! malheur ! »
Crient plus de mille bouches, plus de mille poitrines
En voyant ce tableau qui les glace d'effroi.
Et chacun implorait la puissance divine...
Pour tous ces chers martyrs : un grand signe de croix !
.....
Alors ensuite l'on vit ces hommes de vaillance,
Qui voulaient se sauver, malgré les éléments,
Mettre à flot leur canot ; douce et chère espérance
Ils embarquèrent trois, partant tous confiants :
Une lame aussitôt soulevant le navire,
Vint couvrir en entier le fragile canot,
Qui remplit en versant, se relève et chavire,
Entraînant avec lui les hommes sous le flot ;
Puis l'on voit se dresser sur la lame farouche,
Les têtes des martyrs qui surnageaient en vain...
On entend s'échapper soudain, de chaque bouche,
Un lourd et long sanglot qui se perd au lointain.
Sur les trois naufragés, deux d'entre eux disparaissent
Ce sont, je crois, le mousse avec un passager ;
L'autre, c'est le novice, il nage et tient sans cesse
La quille du canot dans son poing tout glacé,
Mais il est aperçu ; plusieurs marins s'empressent
De gravir les rochers proches des malheureux.
Et malgré les embruns qui les couvrent, apparaissent
Apportant dans leurs bras l'homme fermant les yeux.
Des soins lui sont donnés ; il revient à la vie,
On l'emène aussitôt le coucher chaudement,
Pour cacher à ses yeux cette mer en furie,
Qui prit ses compagnons, deux beaux enfants pourtant
.....
Mais à bord du navire on voit l'autre chaloupe
Lancée par-dessus bord sur les flots irrités,
Par ceux qui sont restés. A présent, l'on redoute
Qu'ils subissent le sort des deux infortunés.
L'un s'embarque, pourtant, mais une grosse lame
Vient s'abattre en entier sur le fragile esquif.
Et l'homme disparaît. Prions Dieu pour son âme.
La chaloupe seule toucha sur le récif.
C'est alors que l'on vit sur le pont du *Croisine*,
Car l'on savait son nom en voyant le canot,
L'on vit ces malheureux construire, on le devine,
Avec planches, barils, un infime radeau...
La mer tombant toujours, l'on espérait quand même
Pouvoir venir en aide à ces pauvres marins ;
Mais ils étaient bien loin, distance trop extrême.

Le canon porte-amarre arrive sur la grève,
Traîné par les douaniers et de braves pêcheurs ;
On pare la fusée, les amarres, sans trêve,
Et puis chacun de nous espère, au fond du cœur.
Le canon tonnait bien, mais le vent redoutable
Rejette la fusée non loin d'un noir rocher ;
L'on tire une autre fois, c'est encore semblable,
Et notre faible espoir vint nous abandonner.
Tout effort à présent est donc bien inutile,
L'on ne pourra donc pas sauver ces malheureux ?
Alors nous pleurons tous, d'une rage indicible,
Voyant se dérouler ce drame sous nos yeux.
L'on voit de temps en temps un du brick-goëlette
Amarrer des débris et les lancer à l'eau :
Il croit que la marée à la côte les jette,
Mais un autre courant les détourne aussitôt.
Tout espoir est perdu, l'on se groupe en silence,
La mer monte à présent, spectacle terrifiant !...
Le vent souffle toujours. La mer, dans sa violence,
Frappe à coups redoublés le pauvre bâtiment.
Que l'avaient-ils donc fait, démon insatiable
Que l'on nomme La Mer, tous ces nobles martyrs ?
Les roulant en fureur dans ton lit insondable ;
Tu n'es contente alors qu'à leurs derniers soupirs !
.....
On ne voit à présent sur le pont du *Croisine*,
Plus que trois malheureux cramponnés aux haubans.
De leurs derniers instants pour eux l'heure est voisine.
Oh ! la cruelle mort ! C'est trop souffrir, vraiment !
La nuit, noire, descend, pour obscurcir le drame...
Le mât penche soudain, il va tomber à bas,
Puis le navire tangue et roule dans la lame,
Oh ! mes pauvres Bretons, quel horrible trépas !
.....
L'aumônier sur la grève a dit une prière
Qui s'envole vers Dieu, pour ces agonisants,
Et chacun de nous prie, à genoux, sur la pierre,
Pour les humbles héros qui coulent lentement.
Le bateau s'enfonçant, la minute est suprême,
Un violent coup de mer le recouvre à mi-mât,
Puis il tombe en arrière, et le mât de misaine,
Emporté par les flots, tombe avec le grand mât.
.....
Une angoisse terrible étreint notre poitrine,
En n'apercevant plus les malheureux marins,
Disparus de l'appui que leur donnait *Croisine*.
Mais on les aperçoit qui flottent au lointain.
Ils sont sur le radeau, chacun reprend courage,
Chacun veut les sauver, mais la mer en courroux,
Vient, sinistre, empêcher ce dernier sauvetage :
Le radeau se fend, là, et tout près, devant nous !
On voit un malheureux qui flotte et qui surnage,
Il est bien près pourtant, mais trop exténué,
Alors plusieurs vers lui s'élançant, à la nage,
Le ramènent à terre, expirant, mutilé.
Malgré les meilleurs soins, cet homme de vaillance,
Ne peut articuler aucun son, aucun mot,
Il est mort courageux, comme un vrai fils de France,
Enfants, saluons cette race de héros.
.....
Un autre disparaît... Là-bas, le capitaine,
Se tient à une planche, il ne veut pas mourir !...
Il fait un dernier signe, il se tient à grand-peine,
Mais un coup de mer vient, affreux, pour l'engloutir,
La lame brise et passe... Survient une plus haute :
On voit le malheureux, à la tête, blessé,
Il lâche son épave, et tout près de la côte,
Il crie et disparaît... Le drame est consommé !
.....
Oh ! pour ces beaux enfants, pour ces marins bretons,
Morts en martyrs un jour, au pays de Vendée,
Pour ces infortunés, très souvent nous prions,
Nous rappelant, hélas ! leur fin prématurée.
.....
Ils dorment maintenant sous la terre de France...
Le vieux peuple Chaumois fleurira leurs cercueils ;
Pour leurs familles en pleurs, prions la Providence :
Que la perfide mer n'y sème plus de deuils !

PAUL-EMILE PAJOT,
Marin-Pêcheur, à la Chaume.